

Depuis l'époque déjà assez éloignée de 1775, la colonie a fait de très-grands progrès.

L'Espagne demandait anciennement au nord de l'Europe une quantité prodigieuse de cire, principalement pour son luxe religieux dans l'ancien et le nouvel hémisphère. En 1763, elle céda la Floride à l'Angleterre. Les cinq ou six cents misérables qui végétaient dans cette région se réfugièrent à Cuba, et y portèrent quelques abeilles. Cet insecte utile se jeta dans les forêts, s'y établit dans le creux des arbres, et se multiplia avec une célérité étonnante. Bientôt la colonie, qui achetait beaucoup de cire, en recueillit assez pour sa consommation. Elle eut quelque superflu en 1770; et six ans après, on en exporta sept mille cent cinquante quintaux pour l'Europe ou pour l'Amérique. Cette production s'est encore beaucoup accrue sous un ciel, sur un sol qui lui sont également favorables, dans une île où les ruches peuvent être dépouillées quatre fois chaque année, et où les essaims se succèdent sans interruption.

Le tabac est un des présents faits par l'Amérique à l'Europe, où il est devenu peu à peu d'un usage universel. Le fisc s'est assez généralement emparé partout de sa vente exclusive, et la cour de Madrid a donné ou suivi l'exemple de ce monopole. Elle en tire annuellement de Cuba environ cinquante mille quintaux qui lui coûtent moins de trois millions, et qu'elle revend dans l'ancien

ou le nouvel hémisphère plus de vingt-cinq millions.

C'est dans un vaste et superbe édifice, construit en 1756 à Séville, que le tabac reçoit ses préparations. Vingt-huit moulins, que font mouvoir quelques centaines de mulets, le réduisent en poussière. Il doit sa couleur, et cette suavité qu'il a au tact et au goût, à une terre rougeâtre et fine nommée *almagro*, qui ne se trouve qu'au près de Carthagène dans le village d'Almazaron. Soit avidité, soit ignorance, cette précieuse terre, dont on se sert aussi pour polir les glaces coulées à Saint-Ildephonse, est mêlée depuis quelques années en trop grande quantité avec le tabac. Si ce désordre continue, une marchandise jusqu'ici si recherchée ne trouvera des consommateurs que dans les possessions espagnoles des deux mondes.

Indépendamment du tabac en poudre, qui occupe plus de mille ouvriers à Séville, on y en voit cinq cents employés à faire des *cigarros* ou petits rouleaux de tabac que les Espagnols fument sans pipe. La matière en vient du Brésil, et est achetée en Portugal. On doit croire que Caraque et la Louisiane, qui offrent une production propre au même usage, ne tarderont pas à mettre leur métropole en état de se passer de ce secours étranger.

Le sucre originaire d'Asie fut assez anciennement cultivé en Espagne; mais ce n'était guère

que pour les besoins de la médecine. La consommation s'en étendit après qu'il eut été naturalisé dans le Nouveau-Monde. Les Castillans, qui l'y avaient porté, se lassèrent bientôt des soins qu'il exigeait; et tout entiers au repos ou aux mines, le demandèrent successivement aux Portugais, aux Anglais, aux Français. Enfin, Cuba qui, comme leurs autres établissemens, n'en récoltait que ce qu'exigeait son approvisionnement, eut quelque superflu qu'il fit passer à la métropole. Ce furent les belles plaines de la Havane qui donnèrent l'exemple; il fut suivi par les districts de Sainte-Claire, de Cuba, de Bayamo, du Port-au-Prince; et avec le temps, par la plupart des autres. A peine dans les dix-huit juridictions s'en trouve-t-il deux ou trois qui aient négligé cette source de richesses. Pour peu que les travaux s'étendent, l'Espagne tirera de cette île seule tout le sucre qu'elle consomme; et si l'émulation gagne les autres îles de sa dépendance, on la verra entrer en concurrence dans tous les marchés, avec les nations en possession de fournir cette denrée la plus importante de l'autre hémisphère.

Il est généralement connu que les navires de nos régions froides ou tempérées ne soutiennent pas les chaleurs de la zone torride, et que les bois tendres qu'on y emploie sont très-rapidement desséchés par le soleil brûlant de la partie du Nouveau-Monde située sous cette latitude.

C'est un inconvénient pour toutes les nations qui en fréquentent les parages; mais combien il doit être plus grand pour l'Espagne, dont la navigation marchande est entièrement dirigée vers ces mers, et qui est obligée d'y avoir toujours des escadres pour écarter la contrebande, et pour préserver son territoire de toute invasion étrangère!

Le mal ne parut pas sans remède à quelques bons esprits; et ils proposèrent à la cour de Madrid de placer dans l'Amérique même des chantiers où seraient mis en œuvre des bois qui, nés et endurcis sous l'influence du climat, en pourraient braver toute l'ardeur. Leurs idées furent longtemps repoussées par ces hommes timides auxquels tout ce qui est nouveau paraît dangereux; ce ne fut qu'en 1724 que la raison triompha du préjugé. A cette époque, furent formés à Cuba des chantiers, dont avant 1775 il était sorti cinquante-huit vaisseaux de ligne ou frégates, nombre qui s'est depuis beaucoup accru. C'est avec un cèdre presque incorruptible, c'est avec un chêne plus dur que celui de nos forêts, qu'on les construit. Ils coûtent plus et marchent moins que les bâtimens sortis des rades de l'Europe; mais il leur faut beaucoup moins de carènes, ils exigent beaucoup moins de radoub, ils durent beaucoup plus; et les boulets qui arrivent jusqu'à eux n'y font jamais qu'un trou de leur grandeur, sans aucun de ces éclats, sans aucune

de ces escarres qui, dans nos bâtimens de guerre, tuent ou mutilent une trop grande partie de leurs défenseurs.

Plusieurs des vaisseaux construits à Cuba sont conduits en Europe, et les autres restent en Amérique. Depuis 1748, ils remplacent la flottille qui se tenait à la Vera-Cruz dans le temps qu'elle n'était pas en croisière. Leur action se réduit dans la paix à donner la chasse aux interlopes, et à porter des fonds aux établissemens qui ne peuvent s'en passer; durant la guerre, ils protègent les navigateurs et le territoire de leur nation.

C'est avec le produit de son tabac que Cuba paie ses impositions; c'est avec celui de son sucre qu'il fournit à ses besoins. Ses prospérités augmentent de jour en jour, parce que de jour en jour ses esclaves deviennent plus nombreux. Il doit les moyens de multiplier ces instrumens de fortune aux trésors versés par le fisc à la Havane qui donne la vie au reste de l'île, et qu'il faut regarder comme le meilleur boulevard de l'empire espagnol dans le Nouveau-Monde.

Cette cité fameuse, que la pacification de 1763 arracha aux Anglais qui s'en étaient rendus les maîtres quelques mois auparavant, reçoit annuellement du gouvernement près de quatre millions pour les dépenses de la marine; elle en reçoit deux millions et demi pour la solde des troupes; elle en reçoit quatorze à quinze cent

mille livres pour l'entretien des fortifications qui, dans l'espace de quinze ans, ont coûté trente millions. La construction de ces étonnans ouvrages a constamment occupé quinze cents malfaiteurs dont l'Espagne et le Mexique se sont purgés, plus de quatre mille esclaves, et un assez grand nombre d'hommes libres.

Le port de la Havane est un des meilleurs du globe; les flottes du monde entier y pourraient mouiller en même temps. A son entrée sont des rochers où se briseraient infailliblement les bâtimens qui oseraient s'éloigner du milieu de la passe. Le fort Morro et le fort de la Pointe le défendent. La première de ces deux citadelles est tellement élevée au-dessus du niveau de la mer, qu'il serait impossible, même aux navires du premier rang, de la battre. L'autre ne jouit pas du même avantage; mais on ne pourrait la canonner que par un canal si étroit, que les plus fiers assaillans ne soutiendraient jamais la nombreuse et redoutable artillerie du Morro.

La Havane ne peut donc être attaquée que du côté de terre: quinze ou seize mille hommes, qui sont la plus grande force qu'il soit possible d'employer à cette expédition, ne pourront jamais investir tous les ouvrages qui ont acquis une étendue immense; il faudra tourner leurs efforts vers la droite ou vers la gauche du port, contre la ville ou contre le fort Morro. Si on se détermine pour le dernier parti, la descente se

xii.
En quoi
consistent
les fortifica-
tions
de Cuba.
Quelles sont
les autres
défenses
de cette île.